

lenteur des presses, trop occupées de politique, l'auteur n'ait pas pu nous donner les pièces justificatives ni publier ces chartes précieuses qu'il a laborieusement et sagement compulsées; espérons qu'un supplément s'ajoutera à son livre, un des plus beaux que la presse Roannaise, déjà riche en productions, nous ait donnés. F. NOELAS.

LES AMOURS D'UN POÈTE. — ON N'AIME PAS SA FEMME! par G. PICARD, de Villefranche-sur-Saône. — Imprimerie Pinet, à Villefranche.

Voilà une petite brochure coquette, habillée de rose, soyeuse, chatoyante. Mais il ne suffit pas d'être chatoyante, habillée de soie, et pour les brochures aussi, bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Or, quant à celle-ci, ses intentions sont pures sans doute, et la fin justifie les moyens; sans quoi nous n'en parlerions pas.

Il s'agit, en effet, d'un jeune poète Caladois, dont la muse est facile, et la conduite encores plus; qui aime au jour le jour, et qui, après avoir

parcouru le monde,  
Courtisé la brune et la blonde,

termine son orageuse jeunesse au port du mariage. Il y a de bonnes pensées chez ce poète, qui *fait une fin*; mais on a peine à lui pardonner ses étapes, bonnes pour la bibliothèque de Gentil Bernard, sur l'emplacement de laquelle sont établis la station et le port de Choisy-le-Roi. Le dernier épisode se nomme l'*Amour qui passe* et l'*Amour qui reste*:

« Dieu veut que toute notre vie  
Se partage entre deux amours;  
L'un, volage et charmant, tient notre âme asservie  
Et nous donne quelques beaux jours:  
Mais bientôt de nous il se lasse,  
Il brise notre cher lien,  
Et s'envole, ne laissant rien  
Qu'un regret douloureux, car c'est l'Amour qui passe.

« L'autre, sous les traits d'une mère,  
Veille, attentif auprès de nous;  
Nous l'oublions, ingrats, dans l'ardeur passagère  
Du plaisir qui nous trompe tous;  
Mais quand, vers la route céleste,  
Fuit son frère capricieux,  
Quand les pleurs coulent de nos yeux,  
Nous revenons à lui, car c'est l'Amour qui reste.

La seconde partie de ce court recueil de bluette amoureuses est un petit proverbe, qui forme la mise en action de ces derniers vers. L'intrigue est naïve, vieillie, et les scènes, d'une simplicité rudimentaire. Mais elles sont bien enchaînées, bien conduites. Le vers, d'une grande souplesse, offre toujours la grâce, parfois l'élévation. Le dialogue, naturel et alerte, arrive alors au charme pénétrant de la poésie.

Un jeune marquis, fatigué de la cour du Régent, ruiné, et pour cause, se souvient qu'il a laissé son château au fond de la Bretagne où certainement il peut se refaire auprès de ses fermiers. Il y rentre. En ce château, une épouse délaissée, bien que jeune et jolie, l'avait attendu, comme Lucrèce ou Pénélope, en filant et brodant, assistée d'une servante non moins fidèle. Comme l'habitude est une seconde nature, le marquis, au débotté, met le siège devant la soubrette. Lucette, après avoir faiblement défendu les droits de la marquise vis à vis de son seigneur, qui se récrie à cette invraisemblance, car on